

SUITE  
POUR UN PAYSAGE

MAGOR

Du même auteur

L A C N O I R

COMPOSITION DE MEDIAS

[www.lac-noir.eu](http://www.lac-noir.eu)

EMMANUEL RAQUIN – LORENZI

S U I T E  
POUR UN PAYSAGE

Emmanuel Raquin – Lorenzi  
SUITE POUR UN PAYSAGE

© Pascal-Emmanuel Gallet, 2014

MAGOR DOO Skopje

*Pour l'éditeur*

Pavlina AdziMitreska Lazarevska

---

CIP – Каталогизација во публикација  
Национална и универзитетска библиотека „Св. Климент Охридски“, Скопје

821.133.1-1

RAQUIN-LORENZI, Emmanuel  
Suite pour un paysage / Emmanuel Raquin-Lorenzi. –  
Skopje: Magor, 2014. – 67 стр.; 21 см

ISBN 978-608-223-349-9

COBISS.MK-ID 96299530

MAGOR  
SKOPJE, 2014

*A Sophie-Catherine, Thérèse, Aurore*

LOCI COLUBRAE D.D.D.

Les nymphes au long regard glissent encore à Paris

La cloche coule,  
L'ardoise saigne,  
Noire et bleue.  
Pourquoi ce cri dur des corneilles,  
Apre, pressant, sombre soleil,  
Ce ciel sale, haute lumière,  
Et cette houle?  
Pourquoi s'inscrit, encrassé, lourd,  
Le mur de briques solitaire?  
Pourquoi s'acharnent ces cris sourds,  
Et pourquoi bougent les varechs  
Les arbres lents,  
Ruisselant,  
Long sable sec?

Lumière au chef d'ardoise dure,  
Profonde et bleue, empanaché  
Des brumes fines du matin;  
L'immeuble beige extasié,  
Son fier sillage, tribord amure,  
Creusant l'espace, l'emporte au loin...

Le gris fleurit  
Joyusement  
Sur les murs blancs,  
Les arbres verts.  
Qui le nourrit,  
Le ciel couvert?  
C'est le grand air,  
C'est la lumière  
Vaste et légère,  
C'est le silence,  
L'ardoise blanche...  
Est-ce une absence?  
La cloche tinte,  
Trois coups,  
C'est tout...  
Est-ce une feinte  
Du temps qui passe  
Que dans Paris  
Ce pâle espace,  
Joyeux et gris?

L'ardoise entrouvre en vain ses cuisses maigres:

Le soleil hâve et languissant,

L'engrosse à peine et joue l'absent.

L'ardoise sèche, abandonnée,

Virant à l'aigre,

La pauvre fée,

Serre la cuisse et s'en dépend.

Tiges d'argent et branches vertes;

Derrière lui l'ardoise offerte,

Là-haut le ciel, bleu, vif, alerte;

Bronze immobile, devant s'inquiète,

Dense et muet, l'acacia svelte.

A l'arrêt sur ma bicyclette rue Saint-Florentin, le regard perdu au long des étroites façades... Grand bonheur de regard, fraîcheur et joie. D'abord le débouché sur un ciel Fragonard, dans une de ses grandes inspirations désinvoltes et perçantes de justesse, puis une lumière d'or poudreuse là-bas, tout au bout, qui glisse sur les pierres – Claude Gellée? – et l'envolée de jeunesse d'un profil de colonnade, droit dans la lumière, portant haut un fouillis léger de chapiteaux. Un espace, une respiration, une ouverture lointaine à la Hubert Robert... Je m'émerveille et ne reconnais pas d'emblée le lieu de ce miracle, que je ne sens pas parisien, pas même urbain, mental et visible à la fois; ce lieu que je devine, pierre calme noyée d'or bouclé en volutes, la jeunesse, l'élan de tout cela où j'abreuve à longs traits mon regard... Je perçois soudain, je pressens, la colonnade péristyle de Gabriel, dans ce profil qui soutient, qui orchestre tout. Ce que j'aime de la Concorde est rassemblé là, dans cette longue rue en sifflet ouverte sur un espace éludé, belle comme jamais, mieux qu'entière dans la force de son élision. Ma seule joie inextinguible: l'espace. De tout cela, sans Hubert Robert, je n'aurais rien vu et c'est le dernier à m'être venu, avec la conscience de ce profil de colonne qui soutenait tout le visible, mais qu'on ne pouvait voir qu'après, pour se dire que ce n'était pas la colonne mais le rapport entre ces lumières, ces élans, et cet espace, de la longue rue à la place effleurée, d'où le bonheur pouvait sourdre, comme l'or léger voltigeait clair au bout de mon regard.

Source,

La fraîche ardoise,

Farouche

Comme une jeune hase,

Est-elle argent ou ventre de colombe?

Affleure ici, mais sa tête est ailleurs,

Là-bas, dans de si clairs, de si légers espaces,

Qu'à peine elle a senti que le ciel gris l'enlace,

Caresse frémissant la nacre de ses lombes;

Tandis que s'insinue en son sein bleu la peur.



Comme rougit la jeune fille  
Qui sent l'approche d'un baiser,  
Ainsi bleuit l'ardoise fine,  
Dès que s'en vient le soir aimé.

L'ardoise enclavée dans le jour,  
Percée de vives vitres noires,  
Abîme terrifiant, muette tour,  
Exhibe la nuit comme une gloire.

L'acacia gris tend ses rémiges  
Pour exhiber son désir fou:  
Bouquets d'or vert touché de roux;

L'ardoise noir énamouré,  
Buvant le ciel, chante et s'afflige,  
Pendant que rament les ramiers.

Que mon désir vienne et s'attise  
Pendant que rament les ramiers  
Qui oublierait, sorcière exquise  
Le goût profond de tes baisers?

Trop loin s'en vont les âmes grises  
De tous ceux qui nous ont quittés...  
Mon désir, qu'il vienne et s'attise,  
Je voudrais mourir d'un baiser.

La place de la Concorde hier en fin d'après-midi. Soleil en face, rasant sous de longs nuages d'horizon. Ciel bleu, clair, frais, temps blond et les fontaines toutes jaillissantes, recourbées en arrière par le vent. L'eau, précieuse lumière de perle, somptueuses rivières, ruisselantes comme jamais sur de belles peaux dans la fête qui commence. Le bronze baroque des sculptures et des vasques n'est plus qu'une ombre noble en léger contre-jour. Seule éclate et rejailit l'eau de lumière. Je n'avais jamais vu la place de la Concorde d'une si belle élégance 1830, celle dont rêvait Hittorff comme d'un paradis perdu de charme et de séduction. Ce sont les fascinantes rondeurs des épaules dans un bal romantique, l'esprit du jeune Balzac, Madame de Nucingen sans l'amertume, ivre de rires et de perles; sourires, soieries, décolletés, lumières des bougies blanches cascading parmi les glaces éblouies. Inversion de la présence: matérialité des jets retournés, du panache, de la pluie blanche qui tombe de la vasque, sans un bruit, presque immobiles sur la place, plus présents que la pierre de l'obélisque. La place vide autour de ces sculptures d'eau me semble telle, à cet instant, traversée de vent, qu'a pu la rêver son fontainier.

L'ombre est luisante comme l'air,  
Les souffles rient parmi les eaux,  
Sous les doigts légers du soleil  
Soudain, l'ardoise a sonné clair;  
Le toit s'envole, bel oiseau,  
Les grands chemins sont en éveil...

Le ciel de nuages bleus, par-dessus l'ardoise, a jeté sa pluie dans une lumière dorée; les pierres éclatent de blancheur, les frondaisons apaisées des grands arbres jubilent. Au-dessus de la Concorde, un ciel lavé comme au printemps, alentour, le bitume, vert jusqu'au milieu des rues sans fond.

Sous le clair zinc, l'ardoise pense,  
Nuit de plomb emmêlée de nacres en étoiles.  
Ailleurs triomphent les nuages  
Blancs et bleus violents;  
Ici on est lent, on médite, on rêve,  
Emportant l'ombre nue au creux des chambres closes,  
Nef aveugle dans l'atroce lumière.

Ce matin à bicyclette je m'émerveillais d'une foisonnante  
matinée bleue d'automne, précieuse et fine comme il peut  
seulement y en avoir à Paris le long de la Seine et j'avais encore  
dans la tête les longues lumières plus douces et mélancoliques  
de la Loire. Le mélange était troublant et délicieux.

Ah! Ventre-Bleu!

La sombre ardoise,

Très noble hure,

Mangea la nuit!

Ventre-Saint-Gris!

L'ardoise jolie,

Fort gente et fort pure

Babille et rit!

Douloureuse ecchymose,

Que l'aube, coup de poing, meurtrit,

Cerne sombre de fille

Amoureuse ou battue:

Ardoise exténuée...

Très haut, le ciel strident fleurit.

L'ardoise lourde a bu la nuit,  
Où donc s'en vont les étoiles?

Le matin les a volées;  
Il en reste ébloui,

Cristal de roche et douce opale,  
Percé de soleil, fine épée.

Bon vent de pluie ce matin, le long de la Seine. La mer n'était pas loin et ses vagues grises. On n'imagine pas les espaces qui s'offrent sans cesse à Paris, la liberté. Quand j'ai traversé la Seine, l'asphalte du trottoir vide luisait noire, mouillée de quelle pluie? Les pneus de ma bicyclette ne faisaient aucun bruit, il n'y avait pas un choc, je ne sentais que l'effort fluide et régulier de mes cuisses, sous moi le flot gris et beige du fleuve, autour de moi le gris du ciel et du vent; juste la caresse de mes pneus sur le noir mouillé entre moi et tous ces espaces en allés autour de moi. J'étais au plus proche des grands rêves d'envol glissant au milieu des choses. Je me voudrais entre les mots comme j'étais ce matin, traversant la Seine au milieu du monde.

Profonde laisse, ardoise,  
Les nuages s'en vont au plus loin du regard  
Le monde est vaste et plat lissé comme une plage,  
Ardoise inextinguible,  
Gorgée de souvenirs qui frôlent,  
Puis plongent dans l'oubli témoignant de la mer  
Immense et du reflux qui reviendra, un jour  
Noyer les lacs, les rocs,  
Bleus.

Purpurine et cramoisie,  
Puis à l'ombre soudain vireuse,  
Preste et coquette: rouge embellie,  
Ou Sorcière alanguie, paresseuse;  
Loin de l'ardoise à longue vie,  
Au long du mur instillant son venin,  
La vigne vierge, ampélopsis  
Plaqué au visage des briques,  
Obstinément va son chemin.

Les émaux sourds de l'automne  
Plombés d'ardoises oxydées  
Rongent les murs qui arraisonnent  
Leurs longs doigts verts et violacés.



Bleu universel ce matin, rive droite. Une matière; invisible, perceptible uniquement par l'éclat presque inconvenant de toutes choses, mais perceptible à la toucher, à la boire, à toutes ses sources, où qu'aïlle se poser le regard. C'était un peu comme l'aquamicans de Locus solus. Splendeur de ce bleu. Lustral. Paris en gloire. Réfutées l'idée de surface comme l'idée de profondeur. Allant le long de la Seine, chaque chose visible, parapets, monuments, arbres touchés d'automne, eau large et longue, ciel, me paraissait plus dense, plus resserrée en elle-même, presque séparée, mais, pourtant, d'une présence aiguë. Il y avait comme un écart maximum entre les choses. La corde de si tendue à l'extrême, sans se préoccuper d'une impossible rupture. Nul pathétique dans cet écart. Pas même de sérénité; l'évidence de l'espace, du moment. Si c'était une lumière, elle étincelait tout autant qu'elle luisait. Je ne pouvais me l'exprimer qu'en me représentant le surgissement hors de l'océan de ces grands marlins à peau bleue, qui inscrivent un bref instant, comme suspendu, le bleu insondable des profondeurs au milieu de l'espace et du jour. A ceci près que cela ne jaillissait pas, que c'était permanent, global; vif, mais tranquille.

Avant d'arriver je vis un toit. L'ardoise, ses étroites écailles, était comme ce paradoxal marlin, surgissante, mais étale. Au dessus, perché sur la terre cuite rose, fleurie de soleil, d'une cheminée, un corbeau, ou plutôt une corneille, luisant noire sur le bleu léger du ciel, plastronnait, un butin de chair au bec. Elle penchait sa tête aux quatre orientes. Le bleu du ciel refluit sur son plastron splendide. Au pied de la terre cuite une autre corneille, ailes entrouvertes, hochait son corps, le cou tendu, répétant son cri noir. Dans son cri, le bleu refluit.

Flammant le grès sombre des briques  
Ardent joyau la vierge vigne  
Flagrante, impudique, violine  
Eteint l'ardoise dégrisée  
Rieuse et nattée,  
Jeune écolière aux yeux noyés.

Bloc de nuit qu'embrume une praline  
Ardoise, où le jour s'enracine,  
Jetés par dessus les moulins  
Les hauts cirrus céruléens,  
Devant toi la vigne brûlante,  
Saisit et mord, bruissant essaim,  
Le mur de brique, roux ou brun  
Travaillé de soleil, qu'elle ente.

Le sperme sanglant de l'automne  
Englue à gros caillots le mur  
Parmi l'odeur roussoyante des pommes  
Et le roui des feuilles sûres.

Le mur mendiant crasseux  
S'est jeté sur l'épaule,  
Etole somptueuse,  
Une soie pourpre et chaude.

Le chauffeur de taxi gouailleur, maigre, petite moustache blanche, le vide poche recouvert d'un foulard de soie sombre: l'élégance (juste par une touche) des parigots d'avant, qui roulaient des épaules, grasseyaient, mais faisaient de rudes phrases et portaient un foulard de dandy au cou. Il prend plaisir à parler pour faire du texte. A propos des mauvais conducteurs: « R'gardez don' ! Quand on naît avec un c, y'a rien à fair' pour l'enl'ver: y'a pas d'rape, y'a pas d'lime; i' foncent, i' s'défoncent, i' s'enfoncent!.. » et comme cela tout au long du chemin.

Sang de pigeon, la belle vigne!  
Presque enfantine ce matin,  
Son beau visage caressé  
Par un soleil oblique et digne.

Ou blanc ou bleu le ciel mutin,  
L'ardoise dense, le mur, léger,  
Bien tartiné de soleil frais  
Et croustillant de plâtres secs

Sortent, – tout vifs, forts et en paix  
Après, comme un chant de rebec,  
Nobles, sereins comme un lent cygne  
Abîmé dans son silence –

De la grand'nuit noire et blanche,  
Dont ruisselle encor la lumière  
Bondissante, farouche, altièr,  
A clairs flots bleus que rien n'étanche.

A 9 heures, sortant de chez moi, au haut du ciel enfant, sans une trace de nuage ou de brume, m'apparut la lune, dentelle blanche saturée d'azur, comme une soif aussitôt satisfaite d'une goulée d'eau fraîche, mais sans cesse renaissante. Comment l'association de ces formes, de ces matières subtiles, pouvait-elle susciter dans un seul regard un désir et sa satisfaction, une inépuisable, une si savante fraîcheur?

Renversée dans le soir  
L'ardoise gorge bleue palpite.  
Feu de rouille la vigne  
Brûle le mur.  
L'arbre se tait,  
Elégant, hors sujet.

Rutilante escarboucle,  
Dépouille sacrée, la vigne,  
Arrachée à quelque Golconde,  
Pelée, mais insigne,  
Frissonne au mur du temple vieux,  
Offerte au vent farouche  
Qui enflait, outre les mondes,  
Les voiles de ses conquérants pieux.

La vigne rousse, craquante  
Vit ses dernières heures.  
Le mur tranquille triomphe,  
Ayant bu sa rouge lueur.  
L'ardoise indifférente  
Joue avec le ciel;  
L'arbre brandit ses feuilles grises.

Ce matin je m'engageais à bicyclette sur le pont de la Concorde vers la rive gauche, la bruine me piquait le visage, je voyais venir à droite le long de la balustrade un homme, d'un pas décidé, la tête légèrement penchée vers le fleuve jaune et lent. Il marmonnait, sérieux, pressé, convaincu, des phrases hachées que le vent vif emportait. Quand je passai l'homme releva la tête. Il avait un bon visage un peu rond, à moustaches, l'air d'un père qui fait des reproches soutenus à son enfant, avec amour et tristesse, comme vexé, blessé d'avoir à les faire, mais avec un fond de fermeté, la certitude du devoir. Le vent emportait ses paroles à la Seine. Relique d'un culte au Fleuve. Rudes et dignes reproches d'un familier du dieu. Comme un vieux domestique aurait chapitré, autant que lui investi de l'autorité ancestrale, le fils défaillant, qui doucement, non sans respect, eut laissé passer l'orage.

Sœur aînée des nuages qui roulent le tonnerre  
L'ardoise s'est plombée elle appelle la foudre  
La vigne en feu, hurlant par ses feuilles dernières,  
Au mur mime l'éclair.

La pluie installe sa lumière,  
L'ardoise lentement plonge vers les grands fonds,  
Crevés de bleu éclatent les nuages,  
De la terre et des briques  
Monte un parfum sauvage.

Le soleil, d'un coup,  
Foudroie la folle averse.  
L'ardoise erre égarée, solitaire.  
La vigne nue,  
S'étiolle au mur, transie.  
Dans la poudreuse bruine  
L'acacia fleurit.

L'ardoise schiste noir, le ciel est gris derrière,  
Violente se souvient qu'elle est venue au monde  
Avec les océans dans les gouffres amers  
Où naissaient ces flots noirs qui maintenant l'inondent.

La pluie bruisse et mouille inépuisablement,  
Sans début et sans fin rien ne la désespère  
Elle ne vient pas du ciel, ne touche pas au sol  
Ravive le feu rauque et mourant de la vigne  
Aux flèches effondrées, dont subsiste, absolu,  
Marqué au haut du mur, rouge, éclatant, le signe.



Je venais vers 10 heures par l'avenue des Portugais, comme toujours venteuse et large, avec ses arbres vides; perspective d'un ciel lavé, traces de grands nuages déchirés, bleu limpide et liquide, hautes masses, sculptées, pâles, des bâtiments de part et d'autre. Je me suis passé la langue sur les lèvres, y découvrant un goût de sel. Aussitôt je pensai: « C'est normal, la nuit était océane... » La sensation avait mûri dans cette grande nuit de rêve et d'éveil à l'aurore au creux du lit dans le doux tumulte des draps. L'air était vif et grand, il m'enveloppait, caressait ma pensée, avait fait naître en même temps la sensation et sa métaphore, mouillant mes lèvres de la nuit que je n'avais pas quittée...

Bretonne ardoise ce matin,  
Manquent le sel des embruns,  
Les rochers, noirs et mouillés,  
Mais elle est là comme est la mer,  
Délavé bleu et leurs yeux clairs...

Faible feuillage évanescent,  
Du gris, du vert, touché d'argent,  
Touché de blond, s'envole au vent.

Paupière close  
Usée par les nuages,  
Ardoise vieille argile:  
Le jour affleure.

L'air est si haut  
Que le regard s'y perd,  
Cloué d'un point d'argent.

Feu,  
Lisse et bleu,

Faille,  
Entre terre et nuage,

Cri,  
Opaque et transparent,

Arc,  
Sans flèche que l'instant,

Ardoise longue pluie...

L'argent sulfuré,  
Soufflé de brillante lumière,  
Se brise  
Quand la cloche se perd.

Un oiseau silencieux vient par dessus le toit,  
L'ombre d'un songe étrange  
Passe sur mes pensées.

Descendant la rue du Ranelagh, je tourne la tête par-dessus mon épaule, le regard attiré par la rue qui monte et fuit à gauche. Même pierre des façades, dont la lumière, bien discrète pourtant, me fait retourner. Lumière vivante, à contre-jour du ciel presque nocturne déjà, où passent des nuages enlumines, sulfureux, rapides. Les fenêtres qui luisent, jaunes et s'inscrivent dans cette lumière, seront bientôt les plus fortes. Equilibre juste, fragile. La chair des façades, lumière qui vient d'un impossible intérieur, matière souriante, tendre, légèrement ironique; les ornements de la pierre comme les inflexions, les creux et les bosses d'un corps vivant. D'où vient-elle, cette lumière? Elle est sans mystère, elle semble sans origine. Ce n'est pas le couchant, passé déjà, ou bien en est-ce une rémanence? Peut-être vient-elle de derrière les immeubles, comme le velouté d'une jeune joue à profil perdu; ce serait le reflet en retour de la lumière qui passerait, blonde et vive, par-dessus la suite des façades de pierre, trouées de la lumière des lampes débordant déjà, à peine, des salons et des chambres. Celle-ci plus sûre d'elle, d'une sensualité de jeune flamande, d'un très jeune Rubens, une jeunesse jubilante. L'autre, celle de la belle façade, plus retenue, non pas moins charnue, mais plus mince, pas mélancolique, elle se sait belle, mais elle reste aimable, avec ce qu'il y a de légèreté, de frôlement de mante, de linge blanc frais et doux sur le visage, dans le mot paysanne.

Encore est vive la seule ardoise,  
Ecaïlle grise,  
Qui couve une lumière.

L'acacia impubère  
S'étonne d'être nu sous des haillons qui dansent.

La vigne n'a laissé au mur immense,  
Noir, qu'une feuille luisant rouge, transparente,  
Clair éclat  
Puisé on ne sait où dans le jour doux et plat.

L'acacia chitineux branle des sistres beiges,  
Où tinte le soleil,  
Au haut de ses branches noires.

Eblouissante estompe, enfracassée de noir.  
Le regard s'enroule et se délie  
Sur l'ardoise mouillée.

Noires et patientes,  
Des hirondelles glissent,  
Puis s'évanouissent.

La vieille tour Eiffel ce matin, brumes au chef, couvait une lumière foisonnante sous ses jupons de dentelles. Je pensai à l'ancienne danseuse des ballets russes aux longues jupes, qu'on voyait dans les années 50 à Auteuil pisser dru à califourchon sur le caniveau. Comme vache qui pisse. Je me souviens du jet, clair et fort. J'avais dix ans, c'était à l'angle de la rue Géricault et de la rue d'Auteuil, côté pair, en face de la carriole de la marchande des quatre saisons. Elle grognait en pissant. J'étais ébloui; les ballets russes! Ce matin la lumière sous les jupes de la tour brillait comme l'œuf de ma bonne poule Roussette, quand elle le pond, humide et blond, entre ses jambes.

Débusqué de l'ardoise où il s'était blotti  
Le bleu glisse il s'en va vers le ciel alenti  
Mouillé d'une lumière on dirait d'une aurore

L'ardoise est fraîche et grise et sent la nuit qui vient,  
Le vol des lents oiseaux bascule aux clairs lointains.

Dehors neigent les platanes.  
Un cri de mouette indique une mer.

L'ardoise fleurit,  
Arrachée au fond du lac,  
Encore humide dans le ciel.

Un possible nuage se forme  
Ou se dissous dans la lumière.  
La cour est vide,  
Ses faces blondes meurent.  
Le regard s'oublie,  
Enveloppé de bleu.

La roche des façades fuse au soleil, beige, enveloppant les grands trous d'ombre émaillée. Des morceaux de gestes passent, fugitivement inscrits sur le noir. Une fenêtre bascule, comme on s'évanouit.

Ardoise ma sœur, amoureuse ardoise  
Qui m'enveloppe le regard  
D'un délicieux fourreau bleu et gris,  
Qui reste à distance et m'accueille et m'attend,  
Ardoise que je touche du bout de mes yeux;  
Mon regard glisse  
Sur l'asphalte lisse et mouillée,  
Il s'accroche à ton flanc gris.  
Ardoise sans regard,  
Ardoise émue,  
Ardoise incestueuse,  
Grise ardoise bleuisant sous la pluie.  
Mon regard serait cette pluie, presque;  
Cette pluie qu'on ne voit pas et qui mouille.  
Jeune ardoise qui se love au creux de mon regard  
Et glisse  
Et qui s'échappe,  
Ardoise ma serpente au creux de mon regard,  
Ardoise dans ta fuite  
L'instant de ton baiser...



Mortelle ardoise qui me hante  
Ventre nacré, les hanches lentes,  
Ce flanc ému, âpre et fuyant  
Qui se dérobe en ondoyant,  
Ta belle haleine fraîche, nue,  
M'assaillent, me tuent.

Pauvre soleil qui fait la roue  
Tu veux mourir? Je te la laisse,  
Si tu la prends, tu deviens fou:  
Elle est à moi, le ciel et tout,  
Même toi qui déjà baisse,  
Tu ne peux rien contre ce goût  
Qui nous tient, fort et doux.

Elle est cavale, je suis roi  
Nous irons deux aux bords du monde  
Et moi sous elle, elle sous moi,  
Nous mourrons bleu mêlés des ondes.

Au toit l'ardoise, lointaine, bleu des mers grises le soir, goût  
fade et crissant, happe les nuages qui passent, inusable écho.  
De l'ombre l'encrasse, s'accumule à son pied, monte par les  
bords de zinc pâle. Seule la plus faible pente, allongée sous  
la nue, boit la lumière, l'étale, s'éteint comme la neige s'éveille  
dans l'aube grise, givre à peine sous la lune absente, s'efface,  
trace indécise, nacre morte, sombre trou dans la nuit.

Déesse plus que nymphe, ardoise ultime soeur,  
Matière étrange et vive où se perd la mémoire,  
Creusée à fleur de nuit, ourlant les seuils du jour,  
Peau sonore et sensible où tressaillent des moires  
Sombre grotte marine, la vague y vient et meurt  
Roulant l'écho des nuits comme un très lent tambour,  
Puits, nuage, océan, rivière noire, aurore,  
Plaine immense où il pleut, où le soir monte encore,  
Source de tous les bleus, prends, bois mon long regard.

## Post-Scriptum

Le fleuve coulait à plein bord, jaune dans la ville beige et grise. Un grand désordre de vagues têtues le creusait, lisse par endroits. Le pied du zouave, enveloppé de longs plis, verdissait. L'automne avait perdu tous ses caractères, toutes ses saveurs, il était nu. Il n'avait plus que la blondeur de l'air et ce vent, léger mais insistant. Vers la Concorde le ciel s'est dramatisé, un peu. Quelques bords de nuages soufrés, quelques autres gorge-de-pigeon, des crevures où paraissaient des fonds de satin pâle, quelques trous de lumière même, là où le ciel faiblissait. Quand je me suis arrêté avant le pont, tout cela passait, rapide, par-dessus la Concorde. Au loin, comme toujours, la Cité surmontée d'une large polynie paille, immobile. Le fleuve traversé, l'automne a repris sa grande et belle fadeur le long du boulevard Saint-Germain. J'espérais trouver le paysage lui aussi mis à nu; livrés à eux-mêmes le long toit d'ardoise terne et tranquille, l'arbre dépouillé et la vigne, dont ne restaient que les fils emmêlés à peine visibles sur le mur. J'aurais alors pu déceler la nature de leur lien, ce qui les faisaient tenir ensemble devant mon regard. Mais quand je suis arrivé, quand j'ai ouvert la fenêtre, tout fourmillait d'anecdotes. Un large trou d'azur vif passait dans le ciel, la lumière pétillait sur les bouquets de graines beiges au bout des branches caressées de lueurs. L'ardoise chatoyait, ivre d'un bleu profond et, comble d'infortune, la cloche voisine se mit à doucement tinter. Je ne pus que me signaler la blancheur des façades crème, reprise par une chaîne de pierres à l'arête du mur de briques, puis l'arrondi là-bas, au fond de la cour. Misérable clé. La lumière inépuisable se jouait de moi, éteignant, gonflant, affadissant, épanouissant le monde plus vite, avec plus de fantaisie que n'en pouvait saisir mon regard et les mots. Je me retrouvais alors comme j'étais autrefois, au petit matin, tout au haut d'un navire polaire, fasciné par le visible, poursuivant de mon regard au comble de la frustration et de la joie la perpétuelle métamorphose des paysages blancs aux confins du monde.

*Paris, septembre – octobre 2002*

Achévé d'imprimer  
à  
Skopje  
par **GAFOSSET**  
aux dépens de MAGOR  
le 25 mai 2014  
en 62 exemplaires,  
dont  
un pour la dédicataire,  
un pour l'auteur,  
huit numérotés de II à IX,  
cinquante deux numérotés de 10 à 60 bis,  
constituant l'édition originale.

Exemplaire:

---

Quatre poèmes extraits de *Suite pour un paysage*, assemblés sous le titre « Peut-être la mer... », ont été honorés d'une fleur (Primevère) par l'Académie des Jeux floraux en 2006.

